

JOSÉE OUMET

LE MOUSSAILLON DE LA *GRANDE-HERMINE*

A
T
O
U
T



Extrait de la publication

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Ouimet, Josée, 1954-

Le Moussaillon de la Grande-Hermine

(Collection Atout; 22. Histoire)

Éd. originale: c1998

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89647-004-4

I. Titre. II. Collection: Atout; 22. III. Collection: Atout. Histoire.

PS8579.U44M68 2007

jC843'.54

C2007-940570-3

PS9579.U44M68 2007

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier
des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide
au développement de l'industrie de l'édition (PADIE);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec
(SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de
crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception graphique: fig. communication graphique

Illustration de la couverture: Stéphane Jorisch

Copyright © 1998, Éditions Hurtubise inc.

ISBN 978-2-89647-004-4

Dépôt légal/2^e trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada: Diffusion-distribution en Europe:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone: 514 523-1523

Télécopieur: 514 523-9969

www.distributionhmh.com

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Réimprimé au Canada en août 2010

www.editionshurtubise.com

JOSÉE OUMET

**LE MOUSSAILLON
DE LA *GRANDE-HERMINE***



C'est le beau projet de **Josée Ouimet**, ancienne professeure de littérature et d'histoire au collège Saint-Maurice, à St-Hyacinthe, Québec, de réinventer le passé pour mieux « voir la beauté de l'avenir ». Josée enseigne maintenant le piano, en association avec l'Académie de Musique du Québec. Et que ce soit par l'enseignement ou par l'écriture, c'est son enthousiasme pour la vie qu'elle nous communique et sa passion du temps qui passe.

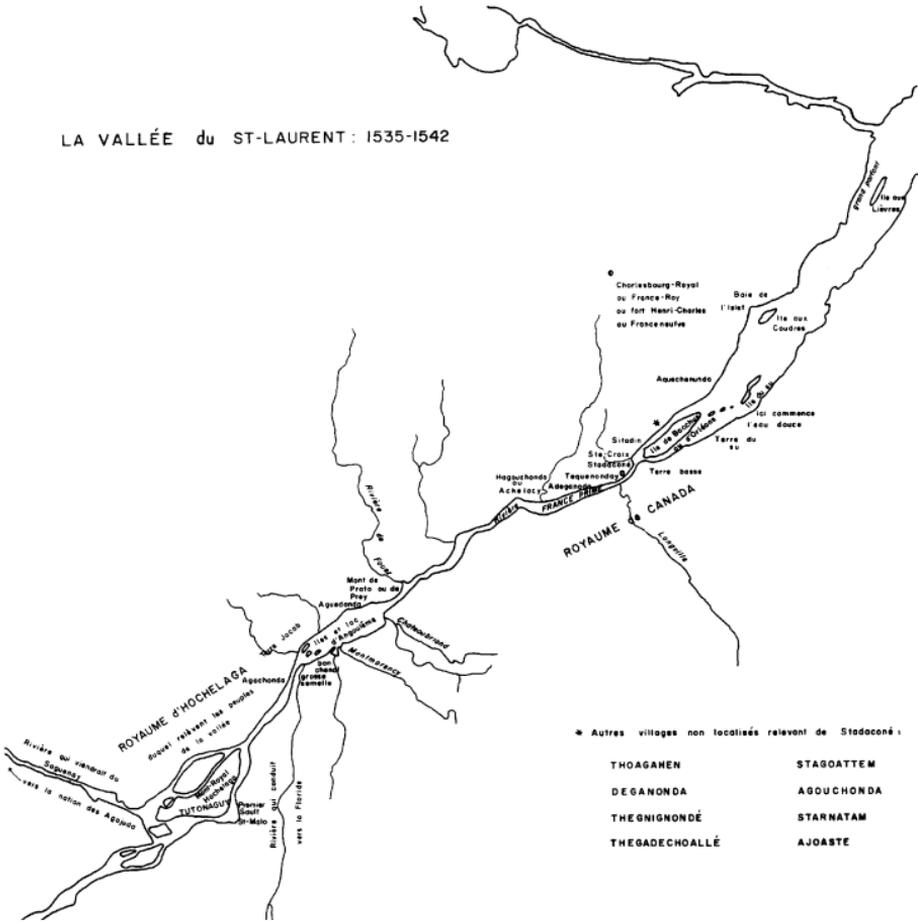
Le **Moussaillon de la Grande-Hermine** est son quatrième roman publié. Dans la même collection, elle a écrit **Une photo dans la valise**, l'histoire d'une femme qui revit son passé mais qui oublie le présent.

*À tous ces gens,
sans nom et sans visage,
qui ont nourri de leurs espoirs
et de leur sang
la terre française d'Amérique...*

« J'ai réinventé le passé
pour dépasser le présent.
J'ai réinventé le passé
pour voir la beauté de l'avenir. »

Louis Aragon

LA VALLÉE du ST-LAURENT : 1535-1542



Dans *Atlas de la Nouvelle-France*, Marcel Trudel, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1968.

LA TERRE D'AMÉRIQUE

— Côtes de Stadaconé à tribord !
Préparez-vous à jeter l'ancre !

L'ordre lancé du gaillard d'avant mit tout l'équipage sur un pied d'alerte. Sur le pont, dans les vergues, les haubans. Même dans l'entrepont où le grincement incessant du cabestan et le craquement du gouvernail se faisaient entendre. Partout la même frénésie, la même ardeur, le même souffle...

Après deux mois d'une dure traversée, l'expédition avait enfin atteint la terre d'Amérique. Finis les tempêtes, la peur et le désespoir !

Sur le pont, un jeune garçon leva les yeux vers la rive. Dans son regard, l'ébahissement se mêlait à la surprise et des larmes scintillaient comme deux étoiles. Sur sa chevelure dorée par le

soleil et les embruns, un béret laissait échapper des boucles folles qui s'agitaient au vent.

— Là-bas! Regardez! cria un matelot en tendant un index en direction de la berge.

Tous, autant qu'ils étaient, cherchaient à percer, à travers l'aveuglant soleil sur le fleuve, le mystère de ce nouveau pays.

Le jeune mousse, laissant choir les cordages qu'il tenait à la main, s'approcha du bastingage. Là, droits et solennels, devisaient le capitaine du navire et trois gentilshommes. L'un d'eux collait sur son œil droit une lorgnette de cuivre.

— Je crois reconnaître les indigènes dont vous nous avez parlé, maître Cartier! s'exclama un petit homme coiffé d'un chapeau de velours cramoisi. Est-ce que ce sont les mêmes que vous avez connus à Gaspé lors de votre premier voyage?

— Vous l'avez dit, monsieur de Pontbriand! répondit le capitaine Cartier. Je crois même apercevoir, en tête de cette délégation, Donnacona, le chef de la tribu, père de Domagaya et Tagnoagny que je ramène de France.

Le jeune matelot, les yeux grands ouverts, vit se dessiner sur l'ombre de la forêt bordant le fleuve des silhouettes d'hommes, de femmes et d'enfants. Il se rapprocha de la rambarde et se hissa sur la pointe des pieds afin de mieux les apercevoir.

Ils étaient à moitié nus. Seul un pagne de cuir couvrait le bas de leurs corps. Les enfants, eux, étaient entièrement nus. Ils gambadaient et sautaient sur la berge.

— Des sauvages ! souffla Philippe, ébahi.

Le capitaine malouin se retourna vivement.

— Que fais-tu là, moussaillon ?

Fautif, le garçon recula d'un pas et baissa la tête, prêt à affronter le courroux du maître d'équipage. N'avait-il pas délaissé sa besogne ?

— Je... je... mon capitaine... je...

Il bredouillait, bégayait, ne sachant plus que faire ni que dire. Il se trouvait pris en flagrant délit d'oisiveté alors que tous ses compagnons avaient déjà repris le travail.

D'un geste vif, le moussaillon enleva son couvre-chef et ravala sa salive.

Le capitaine Cartier, devant la mine déconfite de l'enfant, sourit malgré lui :

— C'est ton premier voyage en terre d'Amérique, moussaillon ?

— Oui, mon capitaine ! s'empessa de répondre le garçon.

Jacques Cartier rit de bon cœur, imité par son secrétaire Jehan Pouillet, par le sieur de Pontbriand et le sieur de La Pommeraye.

— Quel est ton nom, petit ?

— Philippe, maître Cartier ! Philippe Rougemont !

LE HAVRE

Au crépuscule du 13 septembre 1535, le soleil jouait à cache-cache avec de gros nuages floconneux. Sur le pont des navires à l'ancre, comme sur la terre ferme, régnait un va-et-vient inhabituel.

Désirant se tenir à distance du village de Stadaconé, Jacques Cartier avait donné l'ordre de dresser un campement non loin de là, sur les rives d'une rivière tranquille qu'il avait baptisée Sainte-Croix. La *Grande-Hermine* et la *Petite-Hermine* y avaient été amarrées tandis que l'*Émerillon* avait jeté l'ancre sur le fleuve, prêt pour le voyage vers Hochelaga.

— C'est loin, Hochelaga? demanda Philippe à un matelot qui, comme lui, portait à terre des sacs de grains et des barillets remplis de cidre.

— Mouais... Qui sait vraiment ? répondit le vieux Jason en reniflant bruyamment.

Tout en parlant, il tira du fond de la barque un sac de lentilles qu'il déposa sur son épaule avant de se diriger vers une clairière. Arrivé à côté d'une souche dont le bois pourrissait lentement, il laissa tomber son fardeau sur un monticule de sacs.

Philippe déposa sa charge à son tour et jeta un regard circulaire sur la forêt avoisinante. Les arbres formaient une barricade dense et touffue ; celle-ci, il le savait, serait très bientôt remplacée par une palissade faite par la main de l'homme cette fois, un rempart qui protégerait la première habitation française d'Amérique contre les éventuels assauts d'animaux sauvages... ou d'Amérindiens.

— Hochelaga ? s'exclama soudain le marin qui renifla une nouvelle fois. Comment puis-je savoir où ça se trouve ? Personne n'y a jamais mis les pieds avant nous ! On dit que ce lieu se trouve aux portes de la Chine !

Faisant le trajet en sens inverse vers la barque maintenant presque vide, le vieil

homme se racla bruyamment la gorge avant de lancer un jet de salive qui atterrit sur le sable humide. Il ajouta :

— M'est avis qu'ils ont encore un temps à bourlinguer sur ce fleuve avant de savoir où il mène ! Si ce n'était de ces guerres en Méditerranée, nous ne serions pas obligés de voguer vers l'Ouest !

Il fit une pause et chargea un petit tonneau de bois sur son épaule avant de continuer :

— La Cathay ! Les Indes ! Continent de tous les trésors du monde...

— ... des trésors ?

— Si fait ! Des trésors ! continua le vieil homme en roulant des yeux ronds. De l'or ! Des diamants ! Des rubis et des émeraudes ! Des tissus plus chatoyants que tous les rayons du soleil ! Et des épices ! Aaaaah ! Les épices !!!

Le matelot abaissa un instant ses paupières. Ses narines frémissaient comme s'il eût senti tout près les épices tant convoitées. Il poussa ensuite un profond soupir, rouvrit les yeux et replaça le tonnelet sur son épaule avant de gravir la pente à nouveau, Philippe sur ses talons.

Un bruit les fit sursauter.

— Y a quelqu'un? cria le marin en lâchant brusquement le tonnelet qui s'en alla buter contre une haie de chardons.

À l'orée du bois, un mouvement furtif attira l'attention de Philippe qui laissa choir son sac de grains.

— Là! cria-t-il à son tour, en désignant une branche de sapin qui remuait plus que les autres.

Curieux, les deux hommes firent quelques pas en direction de la forêt. Un craquement dans les branches tout près les figea sur place. Les deux compagnons échangèrent un regard inquiet avant de faire demi-tour et de s'élancer ensemble vers la berge. Ils dévalèrent la pente à toute allure. La peur leur donnait des ailes.

— Hé, vous deux! tonna une voix autoritaire derrière eux.

Philippe vint buter contre Jason qui s'était arrêté brusquement. Les deux hommes se retournèrent.

Debout près des sacs de provisions empilés, jambes écartées et poings sur les hanches, un homme les toisait d'un œil sévère. Il portait la casaque des marins; sa chemise de lin était retenue à la taille

par une lanière de cuir sous laquelle un couteau était glissé.

— Où courez-vous ainsi ? La besogne n'est pas encore terminée !

Philippe avait reconnu Thomas Fromont, le pilote de la *Grande-Hermine*. C'était le commandant en second, le bras droit du capitaine Cartier. Tout le monde comptait sur lui. Il était le seul qui savait manœuvrer le gouvernail. Il était écouté et respecté. Ses amis le surnommait La Bouille.

Philippe craignait ce personnage au verbe haut, car il l'avait entendu plus d'une fois réprimander sévèrement les mousses paresseux. Il n'avait pas son pareil pour dompter les plus récalcitrants.

— C'est qu'il y avait quelqu'un derrière ces arbres, il nous épiait... commença Jason pour se disculper.

— Ne t'en fais pas, coupa Thomas Fromont. Plus d'un indigène curieux vient épier ce que nous faisons. Ils ne sont pas dangereux.

Il posa son regard derrière les deux comparses qui n'avaient pas bougé, avant de continuer :

— Ne soyez pas timorés! Vous ne pourrez les voir que si vous usez de patience et surtout de calme!

Un sourire moqueur étira alors ses lèvres auréolées d'une barbe dense.

— En courant comme vous l'avez fait tout à l'heure, vous les effrayez et ils déguerpissent plus vite que des lapins. Ils sont agiles et rapides. Ils connaissent mieux que nous cette contrée, son fleuve et ses forêts. Nous avons tout à apprendre d'eux!

Le pilote de la *Grande-Hermine* passa une main dans sa chevelure en broussailles.

— Soyez vigilants! laissa-t-il enfin tomber en tournant les talons.

Philippe et Jason rebroussèrent chemin et se dirigèrent vers les barques maintenant vides. Ils croisèrent deux marins armés de mousquets qui gravissaient le petit sentier en direction des vivres.

Le mousse s'arrêta un instant pour observer les hommes qui, après s'être débarrassés de leurs armes, s'étaient installés dans l'herbe haute qui bordait le sentier. De leur besace en toile, il les vit

retirer quelques biscuits secs, un morceau de viande séchée ainsi qu'un gobelet, tout bosselé, dans lequel ils verseraient un peu de cidre, pris à même les tonnelets.

Bien frugal repas pour ces marins qui, après deux mois en mer, rêvaient de gibier à la chair tendre, de légumes croquants et de fruits juteux...

— Alors petit, tu restes avec eux ? cria Jason qui avait déjà pris place dans la barque.

Philippe, sans un regard vers les sentinelles, fit demi-tour et courut vers l'embarcation qui glissait déjà sur le fleuve.

Immobile sous le couvert des ormes centenaires, un jeune Amérindien observait le départ de ces inconnus. Il marmonna quelques mots entre ses dents serrées, puis il fit brusquement volte-face et disparut dans la forêt.